

PRISE DE HAM. — PLUS DE 160 VILLAGES ONT ÉTÉ LIBÉRÉS

# EXCELSIOR

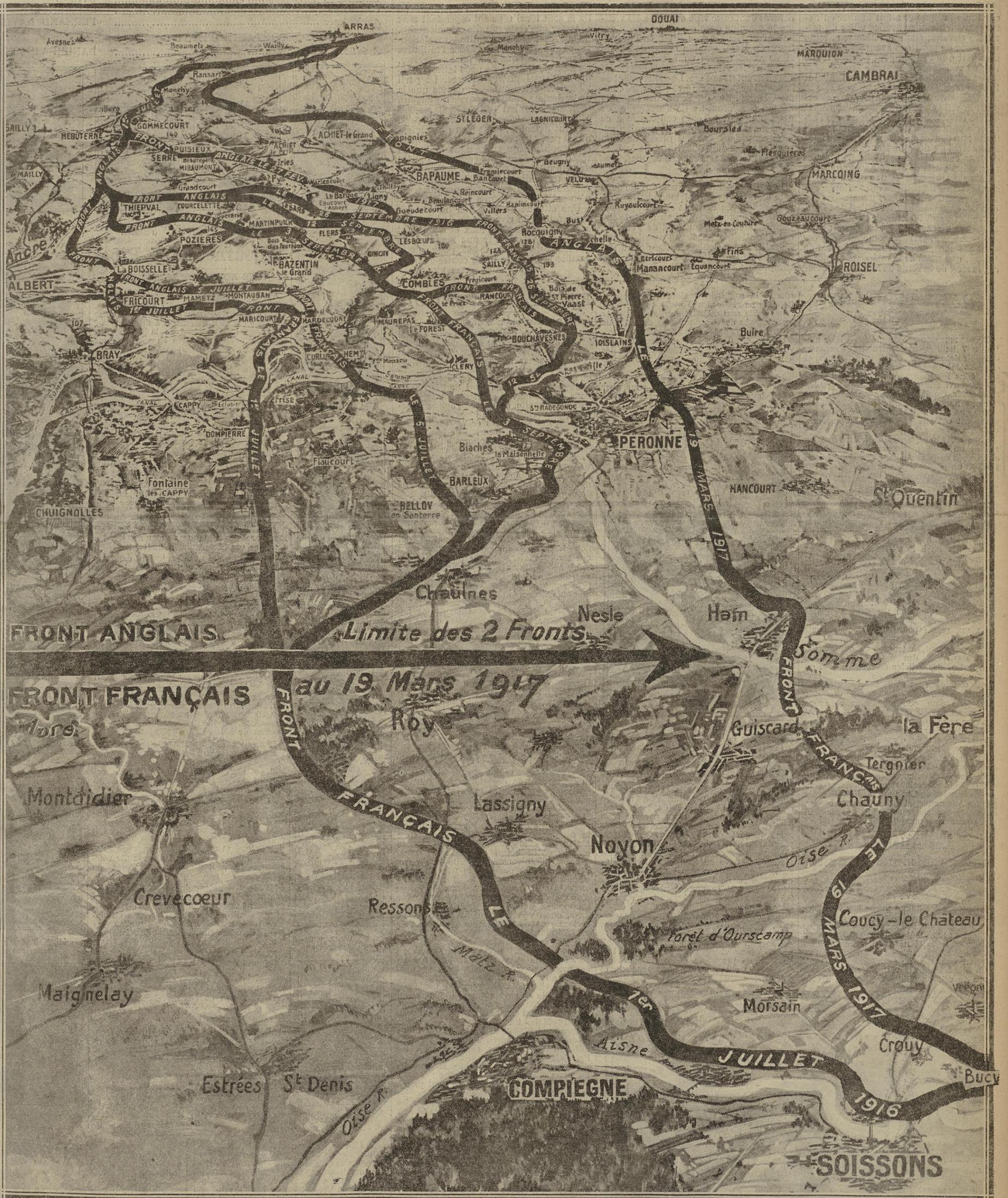
Mardi  
20  
MARS  
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris  
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00  
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées  
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45  
Adresse télégraphique : EXCEL - PARIS  
TARIF DES ABONNEMENTS :  
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.  
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.  
PUBLICITÉ : 11, B<sup>o</sup> des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88  
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

Huitième année. — N<sup>o</sup> 2.317. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

1<sup>er</sup> JUILLET 1916. — 19 MARS 1917



CHAQUE BOND EN AVANT DES TROUPES EST MARQUE PAR UNE LIGNE NOIRE PORTANT LA DATE DE L'ATTAQUE, DEPUIS ARRAS JUSQU'A SOISSONS. La bataille de la Somme, commencée par les troupes françaises et anglaises le 1<sup>er</sup> juillet 1916, et qui se poursuivit depuis par une série de bonds en avant, est entrée dans une phase nouvelle: la cavalerie a été appelée à prendre part au mouvement. Le recul alle-

mand s'est effectué cette fois sur un front de plus de 130 kilomètres et sur une profondeur qui dépasse, en certains points, 35 kilomètres, libérant ainsi plus de 160 villages. Nous avons figuré sur la carte les grandes phases de l'avance depuis huit mois et demi.

# Nous avons dépassé Ham et Chauny

## SOISSONS DÉGAGÉ — PLUS DE 160 VILLAGES LIBÉRÉS

Quant aux Anglais leur avance s'étend, dès à présent, bien au delà de Bapaume et de Péronne

La retraite des Allemands a continué sur toute la ligne et a fait tomber en notre pouvoir deux nouvelles villes du territoire envahi : Ham et Chauny, et toute une série de positions avantageuses où il semblait que l'ennemi fût capable d'une longue résistance.

A l'est de Nesle, nous avons atteint la voie ferrée de Ham au point où elle se rapproche du canal de la Somme et occupé la ville de Ham. Notre cavalerie est entrée en action, ce qui indique que l'artillerie ennemie a cessé de couvrir la retraite ; un convoi a été capturé à plusieurs kilomètres au nord de Ham ; notre avance dans cette direction atteint 35 kilomètres. Plus au sud, après avoir enlevé le bourg de Guiscard et nous être établis sur la chaîne de collines qui s'allonge entre Guiscard et Chauny, nous avons occupé et dépassé Chauny. A l'est de l'Oise, notre ligne suit le cours de l'Ailette, petit affluent de l'Oise, qui passe devant Coucy-le-Château, puis remonte au nord devant Soissons, en englobant le plateau de Crouy, que nous avons dépassé au nord-est, le long de la route de Maubeuge. Sois-

sons est entièrement dégagé ; le bombardement dont cette ville ouverte a été victime a semaine dernière était l'action des barbares. Nous avons dit hier l'importance de Ham, comme nœud de routes et de voies ferrées en avant de Saint-Quentin. Celle de Chauny n'est pas moindre en avant de la Fère. Le mouvement de l'ennemi ne peut donc être considéré comme terminé. Sur quelles lignes les Allemands essayeront-ils de s'arrêter et de nous tenir tête ? Toute conjecture à ce sujet serait prématurée ; il paraît douteux cependant que des places de l'importance de Saint-Quentin et de la Fère puissent être évacuées sans combat.

Les troupes britanniques ont de leur côté élargi considérablement leurs positions autour de Péronne et de Bapaume. Aylle, Sapiègnies, Mory, au nord de Bapaume, Moislains, au nord de Péronne, ont été atteints par leurs avant-gardes. Le saillant des lignes allemandes au sud d'Arras se trouve donc de plus en plus compromis.

Les journaux officiels d'Allemagne (et ils le sont tous) répètent cependant sans se lasser que cette retraite est volontaire, qu'elle cache des intentions mystérieuses et que c'est encore garder l'initiative du mouvement que de le faire en arrière. Ce n'est pas à nous de nous laisser prendre à d'aussi piètres excuses. Le parti victorieux a toujours été, depuis que la guerre existe, celui qui gagne du terrain. Que, d'ailleurs, il vaille mieux parfois céder le plus vite possible le terrain qu'on ne peut défendre, nous n'en disconvierons pas. Mais cette opération, de quelque euphémisme stratégique qu'on la recouvre, revient à chercher son salut dans la fuite. La fuite des Allemands est lente, méthodique, selon le rythme et le caractère de la guerre de positions. Ce n'en est pas moins une fuite.

Une attaque de diversion dirigée par l'ennemi sur la rive gauche de la Meuse a été brisée sous nos feux et n'a atteint nos positions que sur une longueur de 200 mètres, vers la cote 304, pour en être ensuite rejetée par notre contre-attaque. Jean VILLARS.

# M. RIBOT A ABOUTI

## Composition du nouveau cabinet

- Présidence du Conseil et Affaires étrangères.....  
Justice .....  
Finances .....  
Intérieur .....  
Guerre .....  
Marine .....  
Armements .....  
Ravitaillement .....  
Colonies et Afrique du Nord .....  
Travail .....  
Travaux publics.....  
Instruction publique.....  
Commerce .....  
Agriculture .....

- MM.  
RIBOT.  
VIVIANI.  
JOSEPH THIERRY.  
MALVY.  
PAINLEVÉ.  
AMIRAL LACAZE.  
ALBERT THOMAS.  
VIOLETTE.  
MAGINOT.  
LEON BOURGEOIS.  
DESPLAS.  
STEEG.  
CLEMENTEL.  
FERNAND DAVID.

### SOUS-SECRETARE D'ÉTAT :

- Aviation ..... DANIEL VINCENT.



M. RIBOT (Affaires étrangères)



M. VIVIANI (Justice)



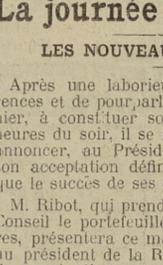
M. J. THIERRY (Finances)



M. MALVY (Intérieur)



M. PAINLEVÉ (Guerre)



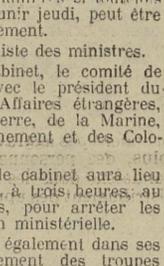
M. STEEG (Instruction publique)



M. CLÉMENTEL (Commerce)



M. VIOLETTE (Ravitaillement)



M. F. DAVID (Agriculture)



AMIRAL LACAZE (Marine)



M. DESPLAS (Travaux publics)



M. L. BOURGEOIS (Travail)



M. A. THOMAS (Armement)



M. MAGINOT (Colonies)

## La journée de M. Ribot

### LES NOUVEAUX MINISTRES

Après une laborieuse journée de conférences et de pourparlers, M. Ribot a réussi, hier, à constituer son cabinet. Et, à onze heures du soir, il se rendait à l'Élysée pour annoncer au Président de la République, son acceptation définitive en même temps que le succès de ses démarches.

M. Ribot, qui prend avec la présidence du Conseil le portefeuille des Affaires étrangères, présentera ce matin ses collaborateurs au président de la République. Les décrets de nomination seront publiés demain au Journal officiel et on pense que l'après-midi même, le nouveau gouvernement pourra se présenter devant les Chambres si toutefois le Sénat, qui doit se réunir jeudi, peut être convoqué exceptionnellement.

On a vu plus haut la liste des ministres. Dans le nouveau Cabinet, le comité de Guerre comprendra, avec le président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, les ministres de la Guerre, de la Marine, des Finances, de l'Armement et des Colonies.

Un premier conseil de cabinet aura lieu aujourd'hui après midi, à trois heures, au ministère des Finances, pour arrêter les termes de la déclaration ministérielle.

M. Maginot, qui aura également dans ses attributions le recrutement des troupes coloniales dans nos possessions de l'Afrique du Nord, fera partie du comité de guerre.

Aucune décision définitive n'a été prise en ce qui concerne les sous-secrétaires d'Etat. Nous pouvons annoncer, toutefois, que le sous-secrétariat d'Etat de l'aviation est rétabli avec M. Daniel Vincent, député du Nord, comme titulaire. MM. Justin Godart, Loucheur, Clavelle, et aussi MM. René Besnard et Dalmer paraissent devoir conserver les fonctions qu'ils occupaient dans le précédent cabinet.

M. Joseph Thierry, qui prend le portefeuille des Finances, est âgé de soixante ans. Il appartient depuis dix-neuf ans au Parlement, où il représente la 3<sup>e</sup> circonscription de Marseille.

Il a fait partie, comme ministre des Travaux publics, du cabinet Barthou (mars 1913-décembre 1913), et comme sous-secrétaire d'Etat à l'Intendance, du ministère Viviani et du ministère Briand (octobre 1915-décembre 1916).

M. Joseph Thierry s'est spécialisé, à la Chambre, dans les questions budgétaires et douanières.

M. Léon Bourgeois a été plusieurs fois ministre et président du Conseil. M. Aristide Briand fit appel à lui, en octobre 1915, comme ministre d'Etat. Il se retira, en décembre 1916, lors du resserrement du cabinet.

M. Steeg, sénateur de la Seine, a été ministre de l'Instruction publique dans les cabinets Monis et Caillaux (1911-1912) ; ministre de l'Intérieur dans le cabinet Poincaré (1913) ; ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Briand (janvier-mars 1914).

M. Maginot a fait partie du cabinet Doumergue (décembre 1913-juin 1914) comme sous-secrétaire d'Etat à la Guerre. Il est âgé de quarante ans. Député de la Meuse depuis 1910, il présidait, depuis le mois de janvier, la commission de l'Armée.

MM. Desplas et Violette sont ministres pour la première fois.

M. Desplas, député du cinquième arrondissement de Paris — tout comme M. Painlevé — présidait la commission de législation civile et criminelle. M. Violette, député d'Eure-et-Loir, s'était spécialisé dans les questions économiques et coloniales.

M. Daniel Vincent, le nouveau sous-secrétaire d'Etat à l'Aviation, est âgé de quarante-trois ans. Il siège depuis 1910 à la Chambre, où il représente le département du Nord.

(Photos Henri Manuel.)

La Chambre devait siéger hier après midi et discuter le projet relatif à l'appel sous les drapeaux de la classe 1918. En l'absence de ministres au banc du gouvernement, cette séance se réduisit à une pure formalité. Sur la proposition de M. Violette, qui occupa le fauteuil, les députés présents décidèrent de s'ajourner à mercredi.

La séance levée, les députés se repandaient dans les couloirs où s'engagèrent des conversations animées dont la crise et les démarches de M. Ribot faisaient naturellement les frais.

Le groupe socialiste au Parlement a tenu hier, à la Chambre, une réunion au cours de laquelle il s'est occupé de la situation politique. Après un échange de vues, il a décidé de ne pas se départir de la conduite qu'il a suivie depuis le début de la guerre et, en conséquence, de ne soulever aucune objection, le cas échéant, au maintien de M. Thomas dans la nouvelle combinaison.

**ECOLE** Boulevard Poissonnière, 19 **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 53  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

## DANS PÉRONNE RUINÉE

FRONT BRITANNIQUE, 19 mars. — Hier matin, à 7 heures, une patrouille, composée d'un lieutenant, de deux sous-officiers et d'un soldat de l'armée britannique, pénétra dans Péronne par la porte Saint-Nicolas et trouva la vieille cité évacuée par les Allemands. Quelques heures plus tard, nous faisons nous-même notre entrée dans Péronne que nous trouvons vide de civils, entièrement détruite et brûlant en plusieurs endroits.

Nous arrivâmes, après avoir traversé les ruines du faubourg de Sainte-Radegonde, aux fossés de la citadelle, où nous espérons trouver un passage pour pénétrer dans Péronne ; nous fûmes déçus, car les Allemands avaient fait sauter tous les moyens de communication et les douves étaient inondées d'une eau profonde ; il fallut contourner la citadelle.

Nous pénétrâmes dans Péronne et fûmes frappés de la grandeur tragique qui se dégageait de l'heroïque cité.

Nous devons à la vérité de dire que ce qui nous a frappé le plus, c'est l'aspect de repoussante saleté dans laquelle les Allemands ont laissé le château. A l'intérieur et au dehors, c'est un fumier énorme comme s'ils avaient été assiégés dans la ville et n'avaient pas pu jeter au loin leurs ordures ; ils ont mutilé l'écusson de pierre gravé ; ils avaient braqué à une fenêtre un vieux canon pour effrayer sans doute les avions.

En escaladant, à travers ce qui fut naguère des rues, des pierres ruinées, des charpentes, des articles de ménage plus ou moins entiers, nous avons parcouru Péronne et faisons un effort pour reconstruire les plans de la ville sans y parvenir.

Au fond d'un petit jardin, nous avons aperçu un portail orné de colonnes corinthiennes avec ce mot au fronton : « Palais » ; ce devait être le Palais de Justice, aujourd'hui ruiné, et qui, d'après l'examen des poutres, a été incendié.

Sur la Grande Place, plusieurs maisons achevaient de se consumer. La statue de Catherine de Poix, surnommée Marie Fourie, qui défendit victorieusement Péronne contre les troupes de Charles Quint, a été volée par les Allemands, et le bas-relief de bronze qui ornait le socle de l'église Saint-Jean peut être considéré comme détruit.

## Les Allemands ont empoisonné les puits

LONDRES, 19 mars. — M. Thomas Beach, correspondant du Daily Mail à l'armée britannique, télégraphie à la date de dimanche :

J'apprends à l'instant même que tout l'horizon est en feu, de Bucquoy aux villages situés à l'est de l'Oise. Les Allemands se replient en toute hâte, emmenant toute leur grosse artillerie et ne laissant que quelques actions d'arrière-garde de peu d'importance. Derrière eux, rien ne subsiste.

Plus de trois cents villages ont été brûlés à ras du sol. Un pillage méthodique a con-

sommé la ruine des malheureuses populations. Il ne reste ni une poule, ni un chapon. Les puits sont empoisonnés, surtout dans les environs de Péronne, avec de l'arsenic et autres drogues malfaisantes.

Dès le début de notre avance, nous envoyâmes à un de nos ingénieurs chimistes à Barleux, une certaine quantité d'eau recueillie dans les puits.

Je tiens de source autorisée que l'on y trouva suffisamment d'arsenic pour tuer tout homme ou tout cheval qui aurait bu de cette eau.

Des mines ont été placées çà et là, mais



CROUY : LA MAIRIE  
Photo prise en 1915, quelques jours avant la prise de la ville par les Allemands.

la plupart de ces pièges, souvent grossiers d'ailleurs, fonctionnent avant notre passage.

L'avance est continue et toujours rapide. Le combat d'artillerie a presque cessé. Malgré l'excellence de leurs avions, les Allemands n'ont pas pu nous empêcher de faire de fructueuses reconnaissances et de prendre des photographies très nettes de leurs positions.

Lancers et cavaliers de la territoriale fouillent le pays en tous sens. Les routes sont sillonnées de bicyclistes, pres de tous des officiers de liaison qui pédalent frénétiquement et rapportent n'importe quel détail d'autre trace de l'ennemi qu'un seul obus éclaté à la cantonade.

Nos soldats ne marchent plus, ils courent, pleins d'allégresse, le ventre vide, mais alertes quand même.

L'horizon est en flammes. Tout un archipel de beaux villages français brûle, et le vent traîne jusqu'aux collines de l'Artois une longue chevelure de fumées noires, et d'éclairs.

## EN PAYS RECONQUIS

### (NOTES D'UN TÉMOIN MILITAIRE)

La marche en avant de nos troupes est si rapide, les villages sont si promptement délivrés qu'on ne peut s'arrêter dans aucun pour en donner la description. D'ailleurs, tous se ressemblent : pillés, dévastés jusqu'aux murs. Et puis, Nesle nous requiert. Nesle, gros bourg de plus de 2.500 habitants, dans lequel la cavalerie française est entrée hier matin, à 10 heures, aux acclamations enthousiastes de la foule. Toute la population qui reste, près de 2.000 habitants, était dans les rues, pleurant de joie et agitant tous les chiffons tricolores qu'elle avait pu trouver. C'est un avion français qui, le premier, a eu l'honneur d'atterrir à Nesle. Vers 8 heures, survolant la localité, il vit un homme qui agitait sur le toit d'une maison un drapeau français. Il atterrit aussitôt. Les derniers Allemands venaient de partir.

A Roye, l'haberdasherie de la ville est difficile. Les carrefours n'existent plus, des trous béants, provoqués par l'explosion de fortes mines, des trous énormes de dix mètres de profondeur séparent les quartiers en îlots. L'Avre a pénétré dans quelques trous qui sont transformés en étangs.

Ici, encore, le pillage a été organisé sauvagement et méthodiquement, à la manière allemande. Toute la ville, qui monte en amphithéâtre, nous offre aux regards que des maisons aux murs nus. Parquets défoncés, tapisseries déchirées ; la vaisselle, la lingerie, les tableaux, les moindres objets ont été enlevés, emballés et mis en route vers l'Allemagne ; les meubles brûlés ou transportés dans les tranchées et brisés ensuite. On n'a laissé à chaque habitant qu'une paille, une table, une chaise, bref, le strict nécessaire. Pourtant, Roye conserve l'aspect d'une ville car les maisons demeurent. L'église est là, et voici que l'orgue retentit...

Dire la joie des habitants est impossible. Ils nous serrent la main au passage ; enfin, le cauchemar est fini. Le jour est venu qu'ils attendaient depuis si longtemps. Nous les interrogeons sans fin. Beaucoup n'espèrent pas assister au retour de nos troupes ; on parlait de les évacuer tous. Le 17 février, 190 d'entre eux avaient reçu, à 5 heures du matin, l'ordre de départ. Vers le soir, ils partirent en pleurant. Depuis lors, personne n'a été évacué : « Les Allemands ne nous attendaient pas si vite !... c'est le cri unanime. Partout, nous dit-on, des habitants restent. On a groupé, dans certains villages, la population de plusieurs hameaux. C'est ainsi que, à Moyencourt, 1.100 personnes environ sont réunies.

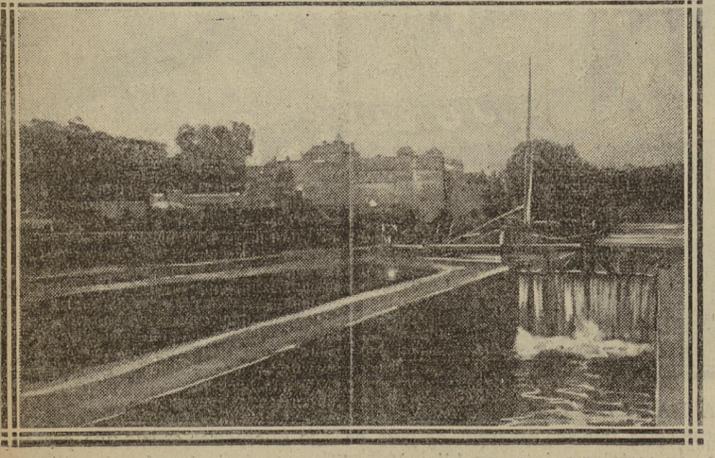
Nous poursuivons notre visite dans Roye. Et voici qu'au sommet de la ville un vieux vient à nous. Grand, sec, moustache et cheveux blancs, il agite ses bras, incapable d'abord, dans son émotion, de prononcer un mot. Il habite la dernière maison du pays, où il vivait comme un sauvage, ne sortant presque pas, décidé à ne pas voir ces Allemands.

Il y a deux jours, sachant que du nouveau se préparait, il est monté sur le toit de sa maison et, voici, qu'au loin, il a vu des masses de soldats bleus, dont le casque brillait au soleil. « J'attendais les Français, dit-il, je cherchais des yeux les pantalons rouges et je ne voyais que des hommes au costume inconnu. Le sang m'en a tourné. Est-ce que c'est encore des Boches, me suis-je dit ? Mais, tout à coup, de ces petits groupes qui filent à travers champs, des détonations sont parties. J'ai compris que c'étaient les Français de la guerre, les Français vêtus de bleu qui arrivaient ! »

Nous sortons du pays sous la conduite du vieux. Son âme de rural souffre : « Les bandits ! dit-il, ils s'en sont pris à la terre ! Voyez les arbres. »

En effet, partout dans les champs, sur les routes, les arbres sont coupés au ras du sol ; les vandales n'ont pas eu le temps d'exploiter leurs coupes ; les arbres avec leurs branches sont là, couchés sur le sol. Tous les pommiers de Roye à Champien, les beaux arbres de la route de Roiglise, ont subi le même sort ; les poteaux télégraphiques rompus, gisent en travers de la route. Par endroits, d'énormes cratères ouvrent leur gueule. On a crevassé, à coups d'explosifs, la région autour de Roye et les passages probables. Il ne reste pas une meule, pas une botte de paille dans la campagne, et le vieux nous dit, le visage sombre :

« Surtout, ne touchez pas aux puits. On les a vus rôder autour la veille du départ. Ils sont capables de tout. »



HAM. — LE CHATEAU

# LA TRAHISON DE M. PROTOPOPOF

### C'est lui qui provoqua la révolution pour déterminer une réaction plus violente

La soudaineté avec laquelle a éclaté la crise russe a fait tout de suite penser aux observateurs qu'il y avait à l'origine un élément mystérieux. Un fait certain, c'est que la Douma ne s'est pas dépariée un moment de l'attitude qu'elle s'était fixée depuis le commencement de la guerre. Elle avait attaqué avec vigueur un gouvernement qui n'avait pas la confiance du pays. Mais elle s'était abstenue de tout appel à la révolution et, nous l'avons dit déjà, sa majorité est fort loin d'être révolutionnaire. Depuis le 8 mars, d'ailleurs, l'influence de la Douma s'est toujours exercée dans un sens modérateur.

Il a donc fallu, au point de départ, une volonté qui n'était pas celle de cette assemblée pour faire éclater des troubles qui devaient prendre si vite une ampleur si grave. Certes, les raisons — disette, mécontentement général — ne manquaient pas. Encore fallait-il quelque chose pour mettre le feu aux poudres. Or, bien des signes indiquent que c'est M. Protopopof lui-même qui a provoqué les désordres primitifs, par un calcul que l'événement devait faire tourner contre son auteur.

Dès le 23 février, parlant de l'arrestation de onze chefs socialistes accusés de complot contre la sûreté de l'Etat, un journal libéral de Moscou, les *Rousskia Vedomosti*, écrivait : « Nous reconnaissons là les méthodes familières de la politique de provocation. Pour trouver une issue à la situation, les influences occultes cherchent un conflit ouvert. Une émeute de rue leur procurerait cette issue. »

Provoquer un soulèvement pour mieux s'en rendre maître, c'était, en effet, un vieux système de la police russe. Il avait réussi en 1905. Et ce n'était pas pour rien que M. Protopopof s'était habillé en colonel de gendarmerie dès le jour où il avait passé de la vice-présidence de la Douma au ministère de l'Intérieur. Il voulait tenter une nouvelle application de la méthode policière. Cette fois, il avait compté sans l'armée.

Les excitations calculées, les défis à l'opinion publique sont évidents, en effet, dans les journées qui ont précédé la révolution. Prorogation de la Douma, suspension des journaux : tout ce qui pouvait monter les esprits fut mis en œuvre. On peut se demander même si les difficultés du ravitaillement n'étaient pas aggravées à dessein. Bien plus, ces personnages mystérieux se répandaient dans les milieux socialistes, distribuaient des appels à l'insurrection et de armes. C'étaient des policiers, dont quelques-uns, habilement « camouflés », se faisaient passer pour des hommes politiques connus. C'est ainsi que de faux Milioukofs donnèrent des revolvers aux ouvriers.

Après avoir soulevé la révolution, M. Protopopof se flattait de la réprimer, puis, fort de cet argument, de convaincre l'empereur de dissoudre la Douma et même, peut-être, de terminer une guerre dont les répercussions intérieures mettaient le trône en danger. A cet égard, la très louche conversation que M. Protopopof avait eue l'an passé à Stockholm avec un agent diplomatique de l'Allemagne autorise tous les soupçons.

Ainsi le gouvernement déchu aurait semé le vent. Il a récolté la tempête. La Russie n'attendait que l'occasion qui lui a été si imprudemment offerte pour en finir avec le régime bureaucratique, incapable d'organiser la victoire. Et c'est la Douma, prenant sa revanche, qui s'est chargée de rétablir l'ordre et de canaliser la révolution déchaînée par des hommes aussi coupables envers leur pays qu'envers leur souverain, qu'ils auront également trahis. Nicolas II aura compris trop tard le piège dans lequel l'aurait fait tomber les mauvais serviteurs auxquels il avait eu le tort d'accorder sa confiance.

Jacques BAINVILLE.

## MARTHE ESTHER AUX ASSISES

Le 7 juin 1916, à Triel, une jeune femme, Marthe Esther, était très grièvement blessée par deux balles de revolver tirées par le lieutenant Robert Pieg, son ancien ami. Nous avons raconté dans quelles circonstances le lieutenant Pieg, poursuivi devant le troisième conseil de guerre, avait été acquitté le 20 septembre dernier. La jeune femme accusait son ex-ami d'avoir empoisonné la fillette née de leur liaison, en dépit d'une ordonnance de non-lieu intervenue en faveur de l'officier.

Entre temps, Marthe Esther avait obtenu la reprise d'une information et, quelques jours avant la comparution du lieutenant Pieg devant le conseil de guerre, elle avait obtenu d'être confrontée avec celui-ci dans le cabinet de M. Bourdeaux, juge d'instruction. Lorsqu'elle se trouva en sa présence, elle lança dans la direction de l'officier, le contenu d'un pot à lait qu'elle avait jusque-là dissimulé sous ses fourrures. C'était du vitriol, qui atteignit non seulement l'officier à la tête et aux bras, mais encore les deux inspecteurs Charles et Quentin qui l'accompagnaient.

Marthe Esther reconnut avoir voulu se venger. Elle comparait, hier, devant les assises de la Seine, assistée de M. Jacques Bonzon. Devant le jury, la jeune femme renouvela ses accusations contre M. Robert Pieg.

Le lieutenant, qui s'est porté partie civile par l'organe de M. Antony Aubin, a été ensuite entendu, ainsi que divers témoins. Aujourd'hui, continuation des débats.



# DERNIÈRE HEURE

### LE TORPILLAGE DU « CITY-OF-MEMPHIS »

## Vingt-quatre Américains ont disparu

### M. Wilson attend des renseignements précis avant d'agir

LONDRES, 19 mars. — Le *City-of-Memphis* allait du Havre à New-York, via Cardiff, sur lest. L'équipage se composait de cinquante-sept hommes. Tous les officiers étaient Américains.

Sur les deux côtés, les couleurs américaines étaient peintes, ainsi que les lettres U. S. A. en caractères énormes. Au mat, flottait un immense drapeau américain.

Sans avertissement, le sous-marin tira à une distance de trois milles, puis donna ordre à l'équipage de descendre dans les canots. Le sous-marin coula alors le *City-of-Memphis* ; il abandonna les canots et les hommes ne furent recueillis que douze heures après.

Le canot du capitaine a été retrouvé, mais vide ; peut-être les occupants ont-ils été recueillis. Vingt-quatre hommes manquent encore.

### M. Wilson et M. Lansing réservent leur jugement

LONDRES, 19 mars. — Un télégramme de Washington à l'*Exchange Telegraph* dit que le président Wilson et M. Lansing ont réservé leur jugement sur le torpillage des trois navires américains jusqu'à plus ample informé. On attend des renseignements précis aujourd'hui. Si le torpillage sans avertissement de ces navires a causé la perte de vies humaines, on estime que la situation sera plus grave qu'elle n'a jamais été depuis la rupture diplomatique entre l'Allemagne et les Etats-Unis. On doute cependant qu'une décision soit prise avant que le nouveau plan d'armement des navires marchands ait été mis à l'essai.

### La grève des cheminots n'aura pas lieu

WASHINGTON, 19 mars. — Les conférences que M. Wilson a eues hier avec les délégués patronaux et ouvriers des compagnies de chemins de fer ont abouti au meilleur résultat. La grève, qui semblait imminente, n'aura pas lieu.

### LA RÉVOLUTION RUSSE

## « La période dangereuse n'est pas encore passée »

### DÉCLARE M. LLOYD GEORGE

LONDRES, 19 mars. — Aujourd'hui, à la Chambre des Communes, M. Lloyd George a annoncé qu'il proposerait, jeudi prochain, une motion de félicitations à la Douma.

« La période dangereuse de la révolution russe, dit M. Lloyd George, n'est pas encore passée, mais le nouveau gouvernement a été constitué en vue de poursuivre la guerre avec une vigueur nouvelle. Cette révolution aura pour effet l'union plus étroite et la coopération plus efficace du peuple russe avec ses alliés. Le gouvernement a tout lieu de croire que le peuple russe trouvera que la liberté est compatible avec l'ordre, même en temps de révolution, et qu'un peuple libre est le meilleur défenseur de son honneur. »

### M. Briand répond à M. Milioukof

M. Aristide Briand a chargé notre ambassadeur à Pétersbourg de remettre à M. Milioukof, ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire, la réponse suivante au message de M. Milioukof, qui lui a été communiqué par M. Iwolsky :

Son Excellence l'ambassadeur de Russie a communiqué au gouvernement de la République un télégramme par lequel S. Exc. M. Milioukof, ministre des Affaires étrangères du gouvernement provisoire institué à Pétersbourg sur l'initiative de la Douma, notifie aux puissances étrangères qu'à la date du 15 de ce mois S. M. l'empereur Nicolas II a renoncé, pour lui et son fils, au trône de Russie, en faveur du grand-duc Michel Alexandrovitch, et que d'autre part, à la date du 16 mars, le grand-duc Michel Alexandrovitch a renoncé à assumer le pouvoir suprême jusqu'au moment où une assemblée constituante aura établi la forme du gouvernement et les nouvelles lois fondamentales de la Russie.

En accusant réception de cette communication au gouvernement provisoire, le gouvernement de la République lui exprime les vœux qu'il forme pour le bonheur et la gran-

deur de la Russie. Convaincu que les liens qui unissent les puissances alliées deviendront chaque jour plus intimes et plus étroits, il est assuré, comme M. Milioukof, que ces puissances, qui combattent depuis près de trois ans pour faire triompher dans le monde les principes de liberté et de justice sur lesquels repose l'indépendance des peuples, poursuivront la lutte sans trêve ni défaillances jusqu'à la victoire finale.

BRAND.

### Ce qui s'était passé à Tsarkoï-Selo

PÉTROGRAD, 18 mars. — La révolution surprit la famille impériale alors que tous ses membres, sauf la troisième fille, la princesse Marie, étaient malades de la rougeole. Le prince héritier Alexis en souffrait particulièrement, vu que le mal lui avait ouvert l'ancienne plaie qu'il avait reçue bien des années auparavant.

Maintenant, la santé du prince Alexis est presque rétablie.

La nouvelle de la défection des troupes parvint à l'impératrice le 12 mars.

La défense du palais était assurée par des gardes et des détachements de mitrailleurs disposés autour du bâtiment.

Cependant, quelques officiers et soldats restés fidèles à la tsarine et au tsarévitch avaient déjà bragué des mitrailleuses sur les arrivants et se disposaient à tirer. La tsarine les pria de ne pas tuer leurs frères ; puis, se dirigeant vers l'officier révolutionnaire, elle lui dit ces simples mots :

« Ne tirez pas, je ne suis qu'une simple sœur de charité. »

### Nicolas II à Livadia

PÉTROGRAD, 18 mars. — Selon les journaux, le tsar Nicolas II aurait été conduit, ainsi que le tsarévitch Alexis, dans sa propriété foncière de Livadia, en Crimée.

# LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

### Front français

14 HEURES. — AU COURS DE LA NUIT, NOS DETACHEMENTS LEGERS GARDANT ÉTROITEMENT LE CONTACT AVEC L'ENNEMI ONT POURSUIVI SANS ARRÊT LEUR MARCHÉ EN AVANT.

A L'EST DE NESLE, NOUS AVONS ATTEINT EN PLUSIEURS POINTS LA VOIE FERRE DE HAM A NESLE. AU NORD DE NOYON, NOUS AVONS OCCUPE GUISCARD ET POUSSÉ NOS PATROUILLES LE LONG DE LA ROUTE NATIONALE DE SAINT-QUENTIN. A L'EST DE LOISE, NOUS NOUS SOMMES EMPARES DE LA DEUXIEME POSITION ALLEMANDE.

LE NOMBRE DE BOURGS ET DE VILLAGES DELIVRES PAR LES FRANCAIS DEPUIS TROIS JOURS SE MONTE ACTUELLEMENT A UNE CENTAINE. BEAUCOUP DE LOCALITES ONT ÉTÉ DEVASTÉES ET PILLÉES ODIUSEMENT PAR L'ENNEMI. DES MILLIERS D'HABITANTS QUE LES ALLEMANDS N'ONT PU ÉVACUER VIENNENT AU-DEVANT DE NOS SOLDATS.

En Argonne, vers la Harazée, nous avons exécuté un coup de main et fait des prisonniers.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, HIER, EN FIN DE JOURNÉE, A LA SUITE D'UN VIOLENT BOMBARDEMENT DIRIGÉ SUR LE FRONT AVOCOURT-MORT-HOMME, LES ALLEMANDS ONT LANCÉ UNE FORTE ATTAQUE SUR NOS POSITIONS ENTRE CES DEUX POINTS. NOS TIRS DE BARRAGE ET NOS FEUX DE MITRAILLEUSES ONT BRISÉ LES VAGUES D'ASSAUT SUR LA PLUS GRANDE PARTIE DU FRONT ATTAQUE AVANT QU'ELLES AIENT PU ATTEINDRE NOS LIGNES, ET ONT INFLIGÉ A L'ENNEMI DES PERTES ÉLEVÉES. VERS LA CÔTE 304 ET A LA LISIÈRE DU BOIS D'AVOCOURT, OU DES FRACTIONS ENNEMIES AVAIENT REUSSI A PÉNÉTRER DANS NOS LIGNES SUR UN ESPACE DE 200 MÈTRES ENVIRON, UN COMBAT CORPS A CORPS S'EST ENGAGÉ A LA SUITE DUQUEL L'ENNEMI A ÉTÉ EN PARTIE REJETÉ HORS DE NOS ÉLÉMENTS AVANÇÉS.

AVIATION. — DANS LA JOURNÉE DU 18, L'ADJUDANT MADON A ATTAQUÉ DE TRES PRES ET ABATTU SON HUITIÈME AVION ALLEMAND.

Ce même jour, un autre appareil ennemi, à la suite d'un combat avec un de nos pilotes, s'est écrasé sur le sol, à l'ouest d'Altkirch.

Il est confirmé qu'un nouvel avion allemand a été descendu, le 17, au nord de Cerny-en-Laonnois.

DANS LA SOIRÉE DU 17 ET DANS LA NUIT DU 17 AU 18, NOS ESCADRILLES ONT BOMBARDE LES USINES ET LES HAUTS FOURNEAUX DE THIONVILLE ET DU BASSIN DE BRIEY AINSI QUE LES CONVOIS ET LES TROUPES ENNEMIS EN MARCHÉ DANS LA RÉGION DE GUISCARD.

23 HEURES. — AU COURS DE LA JOURNÉE, NOS TROUPES ONT DÉPASSÉ HAM, SUR LA SOMME, ET CHAUNY, SUR LOISE. NOUS TENONS UN GRAND NOMBRE DE LOCALITÉS ENTRE CES DEUX VILLES. NOTRE CAVALERIE RAYONNE A PLUSIEURS KILOMÈTRES AU NORD DE HAM ET A CAPTURE UN CONVOI QUI SE RETIRAIT DANS LA DIRECTION DE SAINT-QUENTIN. NOTRE AVANCE ATTEINT, SUR CE POINT, 35 KILOMÈTRES EN PROFONDEUR.

AU SUD DE CHAUNY, NOS DETACHEMENTS ONT ATTEINT LA LIGNE GÉNÉRALE D'AILLETTE. SOISSONS EST ENTIÈREMENT DÉGAGÉ.

AU NORD-EST DE CROUY, NOS ÉLÉMENTS AVANÇÉS ONT PROGRESSÉ LE LONG DE LA ROUTE DE MAUBEUGE.

DANS LA JOURNÉE, UNE VINGTAINÉ DE VILLAGES ET DE BOURGS NOUVEAUX ONT ÉTÉ DÉLIVRÉS ; L'ENNEMI, AVANT DE SE RETIRER, A DEVASTÉ LE PAYS ; LES ARBRES FRUITIERS ONT

ÉTÉ COUPÉS OU ARRACHÉS, LES CHAMPS BOULVERSES PAR DES MINES QUI ONT OUVERT DE LARGES CRATÈRES. DE NOMBREUX VILLAGES SONT COMPLÈTEMENT INCENDIÉS. LES HABITANTS, SANS ABRI, SANS VIVRES, SONT NOURRIS PAR NOS TROUPES. LES VOIES DE COMMUNICATION ONT ÉTÉ COUPÉES EN PLUSIEURS POINTS : TOUS LES PONTS SONT DETRUITES.

En Champagne, la lutte d'artillerie a revêtu, cet après-midi, un certain caractère de violence, dans la région de la butte du Mesnil et à l'ouest d'Auberive.

Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons repris la presque totalité des éléments de tranchées où l'ennemi avait pénétré ; le combat continue.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

### Front britannique

LA POURSUITE DE L'ENNEMI S'EST CONTINUÉE AUJOURD'HUI, NOTRE CAVALERIE ET NOS AVANT-GARDES REFOULANT LES ARRIÈRE-GARDES ALLEMANDES. LE TERRAIN CONQUIS S'ÉTEND SUR UNE PROFONDEUR DE TROIS A DOUZE KILOMÈTRES. QUARANTE NOUVEAUX VILLAGES SONT TOMBÉS ENTRE NOS MAINS.

L'ennemi a exécuté, ce matin, des coups de main sur nos tranchées vers Loos et au nord-est d'Ypres. Quelques-uns de nos hommes ont disparu.

NOS AVIATEURS ONT EXÉCUTÉ HIER BEAUCOUP D'EXCELLENT TRAVAIL EN LIAISON AVEC L'INFANTERIE. ILS ONT ATTAQUÉ AVEC SUCCÈS, A LA MITRAILLEUSE, DES DETACHEMENTS ENNEMIS ET ONT JETÉ DES BOMBES SUR UN CERTAIN NOMBRE DE POINTS A L'INTÉRIEUR DES LIGNES ALLEMANDES.

Au cours des combats aériens, un appareil ennemi a été détruit ; un autre, contraint d'atterrir avec des avaries. Deux des nôtres ne sont pas rentrés.

### Front italien

Tout le long du front, activité plus grande de l'artillerie, particulièrement intense dans le val Lagarina. Quelques obus ont été jetés sur nos hôpitaux de Gorizia et de Gronthi, où ils ont fait des victimes parmi les malades. Des tentatives ennemies d'irruption dans la vallée de Giumenta (rio Tonale Garda) et dans le secteur de Lugati (Carso) ont échoué grâce à la vigilance de nos troupes.

Le beau temps a favorisé l'activité aérienne. Au cours de brillants combats, deux avions ennemis ont été abattus. L'un est tombé dans nos lignes.

La nuit dernière, un de nos dirigeables a réussi, malgré un feu très violent, à atteindre la gare de Celliano (val Lagarina), sur laquelle il a jeté, ainsi que sur la voie ferrée de Mattarello, une tonne d'explosifs avec des résultats efficaces.

Malgré un feu violent de l'artillerie ennemie, le dirigeable est revenu indemne dans nos lignes.

Une escadrille d'hydravions ennemis a lancé des bombes sur la lagune de Grado. Aucune victime et dégâts insignifiants.

### Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Fusillade et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT ROUMAIN. — Fusillade et rencontres d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — DANS LA RÉGION AU SUD DE LA VILLE DE VAN, NOS TROUPES ONT CHASSÉ LES TURCS DE LEURS POSITIONS ; CEUX-CI SE SONT RETIRÉS DANS LA DIRECTION DE PENDJEVINE. DANS LA DIRECTION DE KERMANCHAH, NOS TROUPES, EN POURSUIVANT LES TURCS, ONT OCCUPE KAROUNABADE (30 VERSTES AU SUD-OUEST DE KERMANCHAH).

## Ce que l'on dit à l'étranger

### LA RETRAITE ALLEMANDE

Morning Post : Quelle que soit la décision des Allemands, nous sommes prêts pour la riposte. Si ce raccourcissement des lignes donne des hommes aux Allemands, nous en gagnons le même nombre.

Si les Allemands veulent continuer une guerre de tranchées, les Alliés sont capables de gagner une seconde bataille de la Somme, et si les Allemands préfèrent la guerre de mouvement, il n'y a rien qui puisse mieux nous convenir.

### Daily Telegraph :

La direction de la principale offensive franco-anglaise dans la vallée de l'Oise comporte une sérieuse menace contre la partie la plus essentielle du front allemand. Si cette offensive est poussée assez loin, elle mettra en péril les lignes de communication des armées avec l'Allemagne.

Les fatigues incessantes imposées aux soldats allemands qui défendent un front aussi étendu doivent les avoir mal préparés pour résister au coup imminent dirigé contre eux par les armées alliées.

### Gazette de Francfort :

Les troupes allemandes se sont retirées pour gagner des positions plus fortes. Il ne se cache rien de dévalorable derrière ce mouvement.

### Dernières Nouvelles de Munich :

Sans doute, ce qui se passe sur le front occidental est enveloppé de l'obscurité impénétrable qui couvre toujours les plans d'Hindenburg. Mais nous voulons laisser agir notre vieux maître Hindenburg en toute confiance, sans nous inquiéter, comme il le trouvera bon et juste, il suivra son chemin et conduira nos braves troupes, que ce soit en avant ou en arrière, certainement à la victoire.

Hindenburg peut ordonner ce qu'il lui semble bon, il aura toujours notre confiance.

### LE SPECTRE DE LA « PAIX DE FAMINE »

### Berliner Tageblatt :

Il faut dire au peuple la vérité sans ménagements. Il y a encore cent vingt jours avant la nouvelle récolte. Même si se produisait une « paix de famine » demain, pendant plusieurs mois l'Allemagne ne recevrait pas une livre de grains de plus en raison de la mauvaise récolte et du manque de tonnage. Il faut que la loi et les règlements soient exécutés ; cela non seulement en Bavière et dans l'Allemagne du Sud, mais aussi en Prusse, où, par exemple, les agriculteurs n'ont pas encore livré comme ils le devaient l'orge de la récolte de 1916.

## Raids de contre-torpilleurs allemands sur les côtes anglaises

LONDRES, 19 mars. — (Communiqué officiel de l'Amirauté.) — Des contre-torpilleurs ennemis ont bombardé pendant quelques minutes, au cours de la nuit du 17 au 18, la ville ouverte de Ramsgate. Ils se sont hâtivement retirés devant les forces de notre défense locale et se sont échappés à la faveur de l'obscurité, sans qu'il ait été possible de constater avec certitude les dégâts qu'ils auraient soufferts.

Presque à la même heure, des contre-torpilleurs ennemis ont attaqué l'un de nos contre-torpilleurs en patrouille dans la partie orientale du pas de Calais et l'ont coulé à l'aide d'une torpille. Notre contre-torpilleur a riposté en faisant usage de ses tubes lance-torpilles et de ses canons.

Huit hommes de l'équipage ont survécu, mais tous les officiers se sont noyés.

Un deuxième contre-torpilleur britannique a été torpillé, tandis qu'il recueillait les survivants du premier, mais il a été peu sérieusement atteint.

Au cours de la même nuit, un bateau marchand britannique a été torpillé dans la partie septentrionale des « Downs » (estuaire de la Tamise).

## Le dernier raid des zeppelins sur l'Angleterre

LONDRES, 19 mars. — La presse de Londres imprime en vedette le communiqué allemand suivant lequel les zeppelins qui ont pris part au raid des 16-17 mars auraient jeté des bombes sur Londres.

A la Chambre des communes, M. Bonar Law, répondant aujourd'hui à une question sur ce raid, a dit que la publication d'un second communiqué britannique a été jugée inutile parce que les dommages causés par ce raid étaient insignifiants.

## La Bourse de Paris

DU 19 MARS 1917

Le marché continue à témoigner des meilleures dispositions sous l'influence des excellentes nouvelles de notre front. Au paravent, les différences de cours ne sont pas très sensibles. Notre 3 0/0 toutefois passe de 61,10 à 61,50. Sur le marché en banque, on a relativement beaucoup travaillé dans le groupe des caoutchoutières ou de nouvelles et assez importantes plus-values sont à enregistrer. Par contre, les industrielles russes, beaucoup plus calmes, abandonnent quelques fractions. Dans les autres compartiments, notons la fermeté des grands chemins français et, aux cuprifères, la bonne tenue du Rio aux environs de sa précédente clôture.

### CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 116 ; Amsterdam, 235 1/2 ; Pétersbourg, 156 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 75 ; Barcelone, 62.

### METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kil. : cuivre Chili disp., 136 ; cuivre liv., 3 mois, 135 1/2 ; électrolytique, 149 ; plomb anglais, 31 1/2 ; argent (once), 35 1/2.

FARINE LACTÉE  
LAIT CONDENSÉ  
**NESTLÉ**  
Foire de Lyon  
Groupe 45  
Stand 70.

LE MONDE

BLOC-NOTES

Bouyssol le Marin

BAPTISTINE

Faisant escale à Marseille, je m'en fus, comme il convient, présenter mes hommages à Mme Aristide Plissonnière et lui porter des nouvelles de son mari. Je trouvais l'excellente dame en train de faire une réussite.

— C'est pour voir si le Dieu-Merci est coté, m'expliqua-t-elle, mais ça ne réussit pas.

— Eh quoi, madame ! m'écriai-je, vous souhaitez donc la mort de votre digne et brave mari ?

Elle haussa les épaules, geste qui, à cause de son embonpoint, eut pour effet de submerger momentanément son triple menton dans le flot montant de son opulente poitrine, et lorsque tout fut revenu en place elle s'exprima en ces termes :

— Aristide n'est pas homme à se laisser noyer ! Celui qui aura sa peau n'est pas encore né, ni celui qui épousera sa veuve. Ce n'est pas que l'envie en manque à quelques-uns... Pêchère ! les hommes ne valent pas cher, et ses meilleurs amis sont les premiers à poser des jalons.

Horrié par la possibilité d'un soupçon, j'étendis la main pour un geste de protestation, mais Mme Plissonnière me la rabattit d'une tape familière et un peu rude.

— Vous êtes comme les autres ! Mais ce n'est pas la question. La question c'est qu'Aristide, qui gagne des mille et des cents, mange tout, et qu'il me laisse, moi, la pauvre, manquer du nécessaire. Comment voulez-vous qu'une femme, à Marseille, tienne son rang avec douze cents francs par mois ? Il sait bien que je n'ai pas la taille de tout le monde et qu'il faut que je me fasse tout faire sur mesure.

Ainsi, vous voyez ces bottes jaunes, — et elle relevait d'un air mutin sa jupe d'organdi, sur un mollet avec lequel elle eût pu gagner sa vie en le montrant à la foire de la Plaine, — je les ai payées cent vingt-trois francs ! Et le reste est à l'avenant : les oursins quatre francs la douzaine, les violets douze sous pièce, les pommes de terre nouvelles deux francs la livre. Vendredi dernier l'aïoli m'a coûté trente francs ; quant à la bouillabaisse, je n'en parle pas : on n'en fait pour ainsi dire plus.

— Cependant, dis-je, le capitaine Plissonnière vit fort modestement.

Elle eut une quinte de rire.

— Pensez-vous, pauvre petit ! qu'il vienne vous chercher pour faire ses frusques ? Rien d'assez bon, d'assez cher, d'assez raffiné pour monsieur ! Savez-vous qu'il est servi à table, à bord du Dieu-Merci par des nègresses qu'il a achetées dix mille francs pièce au sérial du khédive ?

Je protestai avec véhémence, jurant qu'il n'en était rien.

— Si je le dis, je le sais peut-être ! affirma-t-elle. Mais vous autres, les hommes, vous vous soutenez les uns les autres. Bien sûr que vous n'avouerez rien et pourtant vous les connaissez mieux que moi, les nègresses, allez !... Enfin, quoi qu'il en soit, je ne crains pas pour Aristide, il se tirera toujours d'affaire et je lui réglerai son compte quand il reviendra. Mais pour la prime, j'ai le contrat, et quand le Dieu-Merci sera coulé, c'est moi qui le toucherai ! Mes pouvoirs sont en règle. Et je vous garantis bien que de cet argent-là Aristide n'en verra pas un sou !

Bien qu'admirant la confiance de Mme Plissonnière dans l'étoile de son mari, j'étais agacé par l'appétit de lucre qu'elle montrait. Aussi assurai-je effrontément : — Impossible que le Dieu-Merci soit jamais coulé ! Il est toujours escorté par le Roussillon-V, commandant Bouyssol, qui ne le laissera jamais toucher.

— Chante ! chante ! bel oiseau ! susurra d'une voix de tête Mme Plissonnière. C'est à moi que vous en conterez sur

(1) Voir Excelsior des 5 et 19 septembre ; 3, 17, 21 octobre ; 14, 28 novembre ; 12 décembre 1916 ; 9 janvier ; 3, 21 février ; 3 et 13 mars 1917.

LES COURS

— Le roi et la reine d'Espagne sont partis pour Séville et Cadix. Les souverains seront de retour à Madrid le 23. Le lendemain aura lieu la cérémonie de réception de dames grandes d'Espagne qui, suivant l'usage, prendront place sur leurs tabourets en présence de la reine.

NOTES

— De Lausanne : L'ambassadeur de France à Berne, M. Beau, vient d'inaugurer officiellement le cercle fondé par les officiers français internés en Suisse et qui fonctionnait déjà depuis l'année dernière. — Sont arrivés ces jours-ci dans les différents hôtels de Lausanne : vicomte et vicomtesse de Paria, baron et baronne Pierre de Loubertin, vicomtesse de Sontello, colonel F. Murray, Mrs Taylor Haberson, colonel Clément Lefèvre, comte Porto de Bandeira, comte Balbiani, vicomte d'Autroche, comtesse l'Assche, Mr et Mrs Thomas Boyd, comte de l'Heux, etc., etc.

— La marquise Arconati Visconti a prié M. Liénard, vice-recteur de l'Université de Paris, d'annoncer au conseil de cette université que, sous réserve d'un certain nombre de cas particuliers, elle avait institué l'Université de Paris pour légataire universelle.

BIENFAISANCE

— Un concert, au profit de la Commission de secours de la Ligue fraternelle des Enfants de France, sera donné, demain mercredi, à deux heures et demie, 26 bis, rue François-Ier, avec le concours de M. Frantz, Mmes Lucienne Bréval, Blanche Selva, René Bonamy et du quatuor Poulet.

MARIAGES

— Hier, a été célébré, dans l'intimité, en la chapelle des Cathédrales de la basilique de Sainte-Clothilde, le mariage du comte Guy de Sèze, ingénieur des arts et manufactures, officier d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils du comte de Sèze et de la comtesse, née



LES MARIÉS SORTANT DE LA BASILIQUE SAINT-CLOTILDE

Maigne de La Gravière, décédée, avec Mlle Fanette de Quinsonas, fille du comte Henri de Quinsonas, décédée, et de la comtesse née Bér. Les témoins du mariage étaient : le colonel Ailland, du 8<sup>e</sup> d'artillerie lourde, et le vicomte Xavier de Calonne, capitaine de dragons, son beau-frère ; ceux de la mariée : la marquise de Quinsonas, née Odinet de Reggio, sa tante, et M. Louis de Bér, son oncle.

DEUILS

— Les obsèques de M. Ballot-Beaupré, premier président honoraire de la Cour de Cassation, grand-croix de la Légion d'honneur, ont été célébrées, hier, à midi, en l'église Saint-Augustin.

Le deuil était conduit par M. Victor Ballot, gouverneur des colonies, cousin du défunt, et les autres membres de la famille.

Le Président de la République était représenté par le commandant Potier ; M. Viviani, ancien garde des Sceaux, était présent. L'inhumation a eu lieu au Père-Lachaise. — Le marquis Luciano di Roccagiovine, dont la mort laisse tant de regrets à Rome, était le fils du marquis di Roccagiovine et de la princesse Julie Bonaparte qui, sous l'Empire, habitait Paris. Il était le cousin germain de la princesse de La Moskowa et des comtes Primoli, qui font de fréquents séjours en France.

NOUS APPRENNONS LE MORT :

De M. Bovier-Lapierre, ancien conseiller général de l'Isère, décédé à Villefranche-sur-Mer ;

De M. Adrien Duthoit, artiste peintre, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Auteuil ;

De M. Victor Himard, directeur du séminaire des Missions étrangères, décédé rue du Bac ;

De Mme Marc Reyniers, née de Knyff, qui a succombé en son domicile 45, rue Saint-Ferdinand, âgée de quarante-deux ans.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— La princesse Karageorgievitch a quitté Nice. Parmi les dernières arrivées, citons : M. Pierre Geneueu, préfet de la Savoie ; comtesse d'Angly, M. et Mme de Mauduit, M. Jean de Barelli, commandant Mac Kenna, de l'armée australienne, etc., etc.

— Le baron Beyens, ministre des Affaires étrangères du gouvernement belge, et la baronne Beyens viennent d'arriver à San-Salvador, ainsi que le comte et la comtesse du Vernay et le comte d'Onrazzo.

PETIT COURRIER DE LONDRES

— En l'église Saint-André a été béni, samedi, le mariage de miss Victoria Campbell, fille de sir Walter et lady Campbell, avec M. R. H. Jobson, officier d'artillerie.

— Le même jour, en l'église Saint-Marc, on a célébré le mariage du capitaine (lieutenant-colonel temporaire) John Micklem avec miss Iris Dawson, fille aînée de sir Trevor Dawson et de lady Dawson.

Ce sont deux anecdotes qui me reviennent à la mémoire, parmi beaucoup d'autres, au moment où nous arrivent de Russie les merveilleuses nouvelles... Deux simples anecdotes moscovites que je voudrais conter ici, parce qu'il me semble qu'en histoire ce sont souvent les petites choses qui aident le mieux à comprendre les grandes.

C'était peu d'années après les débuts de l'Alliance. J'étais à Moscou avec deux amis, et nous étions entrés, pour déjeuner, dans un restaurant à la mode dont j'ai oublié le nom. Je me rappelle seulement la tenue des garçons : costume tout blanc coupé d'une large ceinture de soie rose. A peine étions-nous assis qu'une musique formidable éclata. C'était l'ouverture de Carmen, déchainée par un orgue mécanique, dont le cacarme, au bout de quelques minutes, nous cassait les oreilles. Sûrement il y avait dans cette ouverture des sonneries, des roulements de tambour, des coups de cymbales et de grosse caisse à quoi Bizet n'aurait jamais pensé. J'appelai le patron.

— Qu'est-ce que c'est, lui dis-je, que cet orgue-ci ? Jamais Carmen n'a fait un bruit pareil.

Il sourit et, s'approchant de mon oreille : — Ce sont, en effet, dit-il, des morceaux arrangés pour le plein air...

— Je m'en doute bien. Mais ici, dans un restaurant ?...

— Justement. C'est fait exprès. Il n'y a pas chez moi que des clients qui déjeunent. Il y a des policiers qui les écoutent. Alors j'ai eu l'idée d'installer au milieu d'eux cette musique. Elle n'empêche pas qu'on ne puisse causer, en se parlant à l'oreille. Mais elle est assez bruyante pour qu'on ne puisse s'entendre d'une table à l'autre, et de cette façon mes clients peuvent converser sans trop de risques...

— Mais, dimanche soir, dans un grand établissement voisin de l'Étoile, se déroule un film anglais. Les nots graves du God save the King retentissent. Et voilà tous les spectateurs debout, applaudissant, acclamant, avec le même enthousiasme ardent qu'aux premiers jours de la guerre. Pendant plusieurs minutes, c'est une tempête magnifique. « Vive l'Angleterre ! Vivent les Tommies ! » On a dû entendre jusqu'à Péronne.

« Ils vont trop vite »

Un employé d'un grand journal parisien arrive hier matin chez le cartographe :

— Vite ! nous voudrions la carte du nouveau front : Nesle, Chaulnes, Guiscard... Pouvez-vous nous donner cela ? A quelle heure ?

Le cartographe lève les bras au ciel : — Oui...oui... sans doute. Mais vous comprenez, je ne peux pas y arriver ! Ils vont beaucoup trop vite ! Je fais un croquis le soir. Le lendemain matin, il est trop court. Hier, Noyon était tout dans le coin. Est-ce que je pouvais savoir, moi ? Bon ! Ils dépassent Noyon. Mon croquis est perdu. Je ne sais plus que faire. Je ne peux pourtant pas recommencer un croquis tous les jours. Je ne m'en sors plus !

Et il répéta : — Ils vont trop vite ! Ils vont beaucoup trop vite !

Cartographe, mon ami, consolez-vous, et laissez désormais de la place, beaucoup de place à l'Est.

Le comble de la discrétion

Vous savez, le recensement du charbon chez les particuliers, qu'avait ordonné, il y a quelques jours, M. Herriot ?

Eh bien ! il est fait.

Comment on s'y est pris ? C'est ce qu'il nous est impossible de deviner. Est-ce qu'on a envoyé, la nuit, des perceurs de murailles qui ont envahi nos caves et, dans le noir, avec des mains noires, ont pesé sur des balances noires notre noir charbon ? Est-ce qu'on a soudoyé nos domestiques ou nos concierges ? Est-ce qu'on a consulté des sonnambules extra-lucides ? On ne sait pas. Mais le recensement est fait.

Si vous en doutez, lisez le Bulletin municipal officiel du 18 mars 1917, page 864. Vous trouverez, dans le compte rendu de la séance du conseil municipal, ceci :

M. JOUSSELIN. — La population parisienne a été émue par une note qui, je l'espère, n'est pas fondée, indiquant que des réquisitions ou des perquisitions seraient faites chez les particuliers... Je demande ce qu'il y a de vrai.

M. LE PRÉFET DE POLICE. — Il est exact

que M. le ministre des Travaux publics, des Transports et du Ravitaillement s'est préoccupé, il y a quelques jours, de savoir quels étaient les approvisionnements en charbon de Paris et de la banlieue et si, notamment, ils dépassaient la durée d'un mois, tant en ce qui concerne les besoins des particuliers que ceux de l'industrie et du commerce.

En ce qui concerne la banlieue, il appartient à M. le préfet de la Seine de vous renseigner...

En ce qui concerne Paris, j'en ai eu le souci, et je vais dire, peut-être à votre étonnement, que l'enquête est terminée ; elle a eu lieu dans les conditions de discrétion les plus grandes.

En effet, il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'inquisiteur plus discret que M. Laurent. Il pénètre dans nos maisons, compte, pèse, inscrit, suppute, et nous n'y voyons rien, pas même du feu.

Le demi-sandwich

Au cours de son règne éphémère, M. Herriot nous ayant privés, le mardi et le mercredi, non seulement de gâteaux, mais de brochures, de petits pâtés, de sandwiches et de tablettes de chocolat, les commerçants qui vendent tout cela n'ont eu immédiatement qu'un souci : celui de vendre autre chose.

Aussi bien, il ne nous était pas défendu de manger. Il fallait donc prévoir notre appétit et, en particulier, celui de tous les enfants, petits et grands, qui sortent à quatre heures des écoles.

Et savez-vous ce que les commerçants ont remis en honneur ? La tartine. On en voit, chez certains pâtisseries, des montagnes, car la tartine, qui est, comme chacun sait, la moitié d'un sandwich, ne tombe pas sous le coup de la loi.

Sur les tartines, on a naturellement le droit d'étaler tout ce qu'on met, en grand mystère, dans le flanc des pâtés et des sandwiches défendus : du jambon, du foie gras ; ces excellentes choses restent surtout l'appâtage des grandes personnes et qui sont riches.

La vraie tartine démocratique et familiale se recouvre simplement de confiture. Et elles sont nombreuses, les jeunes mamans qui, dans des boutiques modestes, rééditent sans musique ce passage du premier acte de Werther où l'on voit Charlotte distribuer des tartines à une petite bande bruyante et affamée.

Ballons de guerre

On vend, malgré la vie chère, des petits jouets sur les boulevards : chacun sait ça.

Or, toute l'après-midi de dimanche, le jouet le plus offert et le plus demandé a été le petit dirigeable en baudruche retenu par un fil et pavoisé aux couleurs françaises. Au-dessus de la foule dense qui débordait des trottoirs, on voyait se frémousser de véritables escadrilles de dirigeables rouges et bleus que les marchands brandissaient à bout de bâton. Un vrai lendemain de victoire !

En vain les mamans économes essayaient-elles de « changer les idées » de leurs enfants. Ceux-ci ne voulaient rien entendre. Il fallait acheter. Elles achetaient, patiemment. Et les camelots ingénieux se réjouissaient dans leur cœur...

LE VEILLEUR.



L'unique voiture de pommes de terre arrivée hier près des Halles.

hier de la banlieue. L'industriel cultivateur qui la conduisait n'a pas été assez sot pour la diriger vers le pavillon des légumes. Il l'a arrêtée devant l'église Saint-Lustache. Aussitôt les acheteurs se sont précipités. Au bout de quelques minutes, il ne restait plus un sac sur la charrette.

Chose vue

Lorsque les soldats français passent sur l'écran du cinéma, l'orchestre joue la Marseillaise, et, quand les soldats anglais apparaissent à leur tour, le God save the King.

Peut-être nous étions-nous un peu blasés sur les hymnes nationaux, à force de les entendre si souvent. Et nous restions assis bien sagement.

Mais, dimanche soir, dans un grand établissement voisin de l'Étoile, se déroule un film anglais. Les nots graves du God save the King retentissent. Et voilà tous les spectateurs debout, applaudissant, acclamant, avec le même enthousiasme ardent qu'aux premiers jours de la guerre. Pendant plusieurs minutes, c'est une tempête magnifique. « Vive l'Angleterre ! Vivent les Tommies ! » On a dû entendre jusqu'à Péronne.

« Ils vont trop vite »

Un employé d'un grand journal parisien arrive hier matin chez le cartographe :

— Vite ! nous voudrions la carte du nouveau front : Nesle, Chaulnes, Guiscard... Pouvez-vous nous donner cela ? A quelle heure ?

Le cartographe lève les bras au ciel : — Oui...oui... sans doute. Mais vous comprenez, je ne peux pas y arriver ! Ils vont beaucoup trop vite ! Je fais un croquis le soir. Le lendemain matin, il est trop court. Hier, Noyon était tout dans le coin. Est-ce que je pouvais savoir, moi ? Bon ! Ils dépassent Noyon. Mon croquis est perdu. Je ne sais plus que faire. Je ne peux pourtant pas recommencer un croquis tous les jours. Je ne m'en sors plus !

Et il répéta : — Ils vont trop vite ! Ils vont beaucoup trop vite !

Cartographe, mon ami, consolez-vous, et laissez désormais de la place, beaucoup de place à l'Est.

Le comble de la discrétion

Vous savez, le recensement du charbon chez les particuliers, qu'avait ordonné, il y a quelques jours, M. Herriot ?

Eh bien ! il est fait.

Comment on s'y est pris ? C'est ce qu'il nous est impossible de deviner. Est-ce qu'on a envoyé, la nuit, des perceurs de murailles qui ont envahi nos caves et, dans le noir, avec des mains noires, ont pesé sur des balances noires notre noir charbon ? Est-ce qu'on a soudoyé nos domestiques ou nos concierges ? Est-ce qu'on a consulté des sonnambules extra-lucides ? On ne sait pas. Mais le recensement est fait.

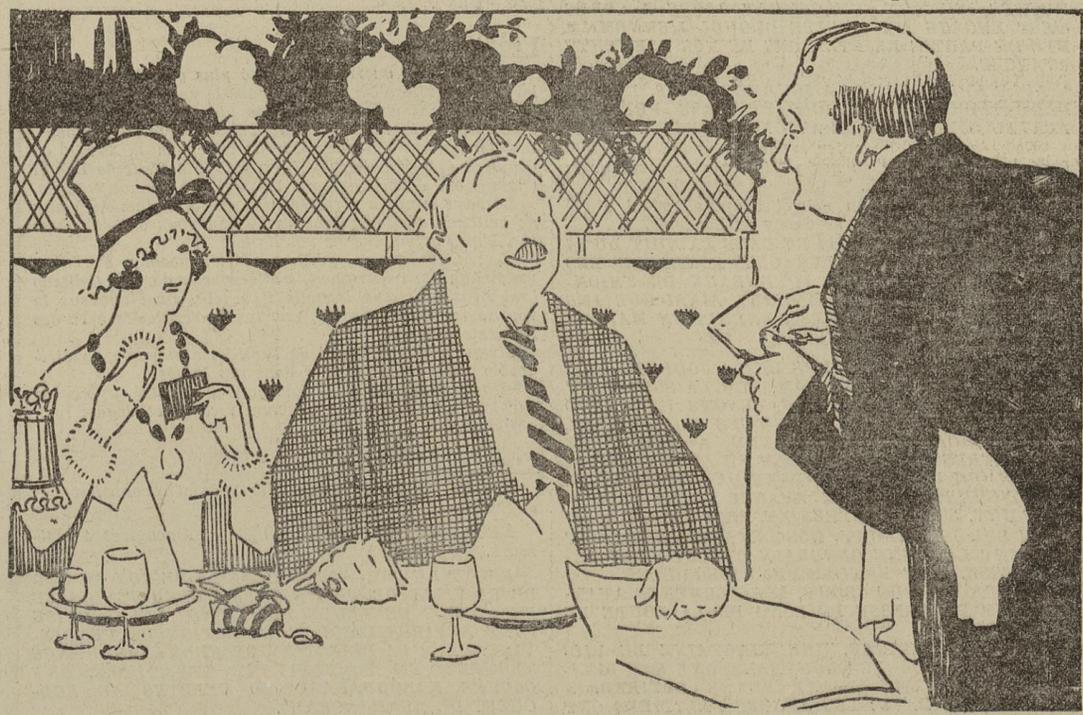
Si vous en doutez, lisez le Bulletin municipal officiel du 18 mars 1917, page 864. Vous trouverez, dans le compte rendu de la séance du conseil municipal, ceci :

M. JOUSSELIN. — La population parisienne a été émue par une note qui, je l'espère, n'est pas fondée, indiquant que des réquisitions ou des perquisitions seraient faites chez les particuliers... Je demande ce qu'il y a de vrai.

M. LE PRÉFET DE POLICE. — Il est exact

PREMIER RÉSULTAT

par Bécan



— Vous savez, Alfred, ça y est, NOUS avons pris Bapaume, Noyon, Péronne, Ham, Chauny... — Alors, ce sera du champagne ?..

En mars, vent ou pluie, Que chacun veille sur lui.

Il ne faut jamais négliger un bon conseil. Celui-ci nous vient de nos pères qui, il faut le reconnaître, étaient plus sages que nous. Ils se défendaient comme ils le pouvaient, car ils en connaissaient les dangers, contre les tourmentes dont se fait toujours précéder le seigneur Printemps pour détrôner le triste Hiver.

Faisons comme eux : défendons-nous contre les pluies, les vents, les giboulées. Et défendons-nous d'autant plus énergiquement que nous serons plus affaiblis par les rhumes, les gripes que nous aurons contractés durant les froids. La période de transition entre la mauvaise et la bonne saison est, en effet, particulièrement critique pour les faibles, les déprimés, pour tous les pauvres de sang.

Défendons-nous contre les intempéries du mois de mars en libérant notre organisme des mauvais germes qui se sont accumulés en lui. Rendons à notre sang la richesse qu'il a perdue, reconstituons nos forces nerveuses par une cure de Pilules Pink qui est la cure de saison la mieux appropriée, parce qu'elle est la plus simple et qu'elle ne nécessite aucun régime spécial.

Les Pilules Pink, dont on ne saurait contester les propriétés comme régénérateur du sang et tonique des nerfs, aident puissamment l'organisme à supporter les révolutions que produisent en lui les changements de saison. Leur action très douce, bien que très puissante, a la plus bénéfique influence sur les tempéraments délicats des anémiques, des neurasthéniques, des fatigués, des surmenés.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les Pharmacies et au dépôt, Pharmacie Gabilin, 23, rue Ballu, Paris - 3 fr. 50 la boîte ; 17 fr. 50 les 6 boîtes, franco.

Bouyssel ! Je le connais mieux que vous, Bouyssel, et je vous en apprendrai sur lui, et d'abord qu'il ne commande plus le Roussillon-V !

— C'est lui qui vous a raconté l'histoire des négresses ? demandai-je illuminé par un soupçon folâtre.

— Parfaitement ! Et encore, les négresses ce n'est rien ! Mais les bains de lait d'anesse, quelle extravagance ! Et ces costumes en soie des Indes, dans lesquels il se promène en palanquin ?

— J'avais beaucoup de peine à ne pas rire. L'idée de Bouyssel se distrayant de son ennui et de ses peines en montant contre son meilleur ami cette innocente et énorme fumisterie me semblait charmante.

— Venez souper à la maison, me dit obligeamment Mme Plissonnière : vous verrez le capitaine Yribarte, qui vous contera cela.

— Souper, en bon marseillais, s'entend du dîner que l'on prend à neuf heures. Je n'eus garde de manquer à l'invitation, non pour la soupe au poisson, les coquillages et les artichauts à la Barigoule, mais pour voir Yribarte, le Basque, qui, comme personne ne l'ignore, commande le Saint-Barnabé, célèbre dans toutes les écoles auxquelles il apporte inlassablement du charbon aux quatre coins de la Méditerranée.

Le capitaine Yribarte est un homme précis, au parler sec. A la question que je lui fis sur le Roussillon-V, il me répondit ceci :

— L'histoire remonte à la lune de février, qui fut superbe. Près de Pantellaria, par une nuit magnifiquement claire, je vois un petit bateau noir, à deux ou trois milles, qui se met à me tirer des coups de canon et m'envoie un boulet qui me casse la route du gouvernail de fortune.

Je crie « Au secours » par la T.S.F. et on me répond : « Roussillon-V arrive vous secourir. » Je n'avais pas le moindre doute que le bateau qui me canonait fût un sous-marin boche. J'attendais, pour lui répondre, qu'il fût à bonne portée. Mais le Roussillon-V fut bien étonné, quand il arriva, de lui voir allumer, à son premier coup de canon, un signal parfaitement régulier de « Cessez le feu, vous faites erreur. »

Bouyssel s'approcha du tireur et, reconnaissant un chalutier français, lui représenta, à termes un peu vifs, paraît-il, que c'était lui qui faisait erreur en tirant dessus. Il paraît que je n'avais pas répondu aux signaux d'arrondissement que l'autre m'avait faits à la nuit tombante. Peu importe ! Ce qui est sûr, c'est qu'il y eut entre l'enseigne de vaisseau de carrière, qui commandait le chalutier, et Bouyssel, une explication devant l'amiral français. Le malheur est que cet enseigne était le genre du major général. L'amiral a été très bon pour Bouyssel : il l'a simplement signalé au ministre comme fatigué par son long commandement et ayant besoin d'être remplacé. Ce qui fut fait immédiatement.

Et Yribarte, ayant terminé son récit, me fixa de l'œil droit en fermant l'œil gauche. Ayant moi-même fermé l'œil droit, je le considérais d'un œil gauche atterré. Nous nous comprenions.

— C'est bien fait ! déclara Mme Plissonnière.

Nous rouvrîmes, simultanément, les deux yeux.

— Oui ! c'est bien fait ! j'aime beaucoup M. Bouyssel — il me plaît, c'est mon type — et malgré ça je dis : c'est bien fait ! Car enfin, où irions-nous, si les officiers de la marine de guerre, qui sont si comme il faut, devaient se laisser donner des leçons par ceux du commerce ? Chacun à sa place ! comme je le dis souvent à Aristide.

— Eh oui ! madame ! fit Yribarte, vous avez bien raison. Chacun à sa place ! La nôtre est à la mer : ça n'est pas la meilleure, et nous y sommes !

Derechef, il me fixa de l'œil droit, en fermant l'œil gauche, mais Mme Plissonnière, que ces jeux de physionomie agaçaient, conclut :

— Des jaloux ! Voilà ce que vous êtes, vous autres !

Il y eut un silence. En vain les artichauts à la Barigoule exhalaient sur leur réchaud d'arome suave. Enfin Yribarte, avant bien réfléchi, rétorqua :

— Eh bien non ! Nous ne sommes pas jaloux, et même, je crois que nous les aimons bien ces messieurs de la marine de guerre. Mais qu'eux aient été jaloux de certains de nous, d'un Bouyssel, par exemple, c'est incontestable !... Et peut-être même d'un Aristide, qui, après tout, a un cran peu commun...

Il allait sans doute développer son idée, mais il nous fallut nous lever de table en hâte pour aider la bonne à taper dans le dos de Mme Plissonnière qui s'étouffait de rire à l'idée que quelqu'un pût être jaloux de la gloire d'Aristide.

A. LARISSON.

Le meurtre de l'Algérien

Deux Algériens : Mohamed Zirkouk, trente-neuf ans, demeurant 31, rue Moufflard, et Abdelou Abad, trente ans, 206, rue du Château-des-Rentiers, se querelaient en sortant d'un débit de vins de la rue Godofroy.

Soudain le premier s'abatit comme une masse. Son compatriote venait de le tuer, en le frappant d'un coup de couteau en plein cœur.

Le meurtrier, qui avait pris la fuite, a été arrêté hier et envoyé au dépôt par M. Traineau, commissaire de police du quartier de la Gare.

LES DRAPS CLAIRS

Le drap, que nous ne portions plus depuis plusieurs saisons, est redevenu grand favori de la mode actuelle. On l'emploie beaucoup dans les tons très clairs : les blancs à peine teintés, craie ou parchemin, les beiges très pâles, bis ou ficelle voisinent très heureusement avec les satins sombres, corbeau, tête de nègre et surtout noir.



Robe de drap bis et satin noir

Le modèle éroqué ici se compose d'une jupe droite très souple en satin noir et d'une veste, également très souple, et de longueur moyenne en drap bis. La jaquette est brodée devant, au bas de la basque, d'un large motif au passé en soie du même ton.

Jeanne FARMANT.

LES THEATRES

Le théâtre quotidien. — La plupart des théâtres reprennent, à partir de ce soir, le régime des représentations quotidiennes. Les subventionnés, dont l'affiche se renouvelle chaque jour, exécutent le programme.

Une grande soirée à l'Opéra. — L'Opéra, qui a fait discrètement pendant la guerre les plus louables efforts, donnera après-demain



LES DEUX VEDETTES DE LA SCALA, DE MILAN. Le ténor Battistini et le soprano Edith de Lys, qui interpréteront après-demain à l'Opéra, « Maria di Rohan », de Donizetti.

jeudi, avec le concours de l'illustre baryton Battistini, une représentation extraordinaire au bénéfice de sa caisse de secours des mobilisés.

L'œuvre qui a été choisie, sur la demande de son principal interprète, est le « mélodrama tragico in 3 acts de Salvatore Cammarano » Maria di Rohan, de Donizetti.

Le rôle de Maria, duchesse de Chevreuse, sera tenu par la belle artiste Mme Edith de Lys, dont la voix et le talent sont de tous points remarquables.

A côté de M. Battistini et de Mme de Lys, Mme Merina Lolini jouera le rôle d'Armanda di Gondi, cependant que M. Reprera son talent au personnage de Chalais.

L'orchestre sera conduit par le célèbre maestro Arturo Vigna, qui dirige actuellement les répétitions sur la scène de l'Opéra.

Odéon. — Après-demain jeudi, en matinée, les Erinyes, partition de Massenet, orchestre des Concerts Monteux, sous la direction de M. Armand Ferté, et la Chercheuse d'esprit, Conférence de M. Léopold Lacour.

Théâtre Réjane. — Voici un extrait essentiel du communiqué signalant le grand succès actuellement obtenu par Mme Réjane en Italie :

« On nous écrit de Turin : « Mme Réjane, après avoir soulevé le public jusqu'à l'enthousiasme à Marseille, à Nice et à Cannes, dans l'Amazone, d'Henri Bataille, s'est présentée devant le public de Turin dans le rôle qu'elle a créé d'une magnifique façon et marqué de son génie. Le théâtre Carignano réunit, pour cette unique représentation,

le Tout-Turin de l'art, de la littérature, de l'armée. Et ce fut une soirée inoubliable. Jamais la grande artiste ne fut ni plus émouvante ni plus sublime. Son succès dépassa tout ce que l'on peut imaginer. Une formidable ovation la salua du commencement à la fin de la pièce d'Henri Bataille. »

Trianon-Lyrique. — Jeudi prochain, la Fille de madame Angot, avec Mlle Rosalia Lambrecht, en matinée scolaire ; toutes les places non réservées aux élèves des écoles de la Ville de Paris seront mises à la disposition du public.

Apollo. — Aujourd'hui, reprise des représentations quotidiennes. Tous les soirs, à 20 heures précises, et jeudi et dimanche, en matinée, Mam'zelle Vendémiaire. Succès !

Capucines. — A partir d'aujourd'hui mardi, tous les soirs, à 8 h. 30, Crème de Menthe... Allô ! revue ; la Clef, comédie ; Aux Chandelles ! prologue.

Ce soir : Opéra, jeudi, 7 h. 30, Maria di Rohan. Th. Français, jeudi, 7 h. 40, la Marche nuptiale. Opéra-Comique, jeudi, 7 h. 30, la Tosca. Odéon, samedi, Diane de Lys. Gaité-Lyrique, 8 h., la Juive. Th. Sarah-Bernhardt (jeudi, sam., dim.), 8 h., les Nouveaux Riches.

Variétés (Gut. 09-92), 8 h. 15, le Roi de l'Air. Gymnase, 8 h. 30, la Vieille d'armes. Antoine, 8 h. 30, Monsieur Beureley. Renaissance, 8 h., la Guerre et l'Amour. Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul. Trianon-Lyrique, jeudi, 8 h., la Vivandière. Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, Mam'zelle Nitouche. Réjane, 8 h., Within the law. Châtelet, 7 h. 30, Dick, roi des chiens policiers. Apollo, 8 h., Mam'zelle Vendémiaire. Athénée, 8 h. 30, Clélie (sam. et dim., mat. et soir ; jeudi, soir).

Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, Jean de La Fontaine. Cuny, 8 h. 15, la Petite Défective. Capucines (Tél. Gut. 56-40), 8 h. 30, Crème de Menthe... Allô ! ; la Clef ; Aux Chandelles. Grand-Guignol, 8 h. 30, Un réveillon au Père-Lachaise.

Th. Edouard-VII, 8 h. 45, Son petit frère. Th. Michel, 8 h. 45, Carmine. Scala, 8 h. 15, Champignol malgré lui.

MUSIC-HALLS Olympia, 8 h. 30, Vedettes et Attractions. Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, la Revue des Bobards.

CINEMAS Gaumont-Palace. — A 8 h. précises. Judex ; l'Enigme de la Riviera.

HOTEL de PARIS à MONTE-CARLO RÉPUTATION MONDIALE

Le Charbon

coûte cher. ECONOMISEZ-LE en "SEVOS" vous servant de l'Appareil breveté "SEVOS" Un procès-verbal d'essai officiel par le Laboratoire des Arts et Métiers constate une ÉCONOMIE de plus de 45 0/0. Prix de l'appareil : 8 fr. — 9,50. Not. grat. Le "SEVOS", 16, r. Pigalle

MOBILIERS PAR MILLIERS Fabrique de Salons, salles à manger, chambres de styles. BUREAUX américains et autres, fauteuils, mach. à coudre, classeurs, coffrets, etc. LOCATION MEUBLES. Installat. compl. pr Paris et camp. Etabl. JANIAUD jne, 61, r. Rochechouart, Paris.

« Wincarnis » vous offre une nouvelle Santé et une nouvelle Vie.

Quel bonheur de penser que vous n'avez pas besoin de rester faible, Anémique, « Nerveux », or affaibli, de savoir que le « Wincarnis » vous offre une nouvelle santé et une nouvelle vie. La raison est que le « Wincarnis » (le vin de la vie) possède quadruple pouvoir en créant la santé dont vous avez besoin. « Wincarnis » est un tonique, un fortifiant, c'est un créateur de sang et une nourriture de nerfs — le tout combiné dans une délicieuse et vivifiante boisson. C'est ce quadruple pouvoir qui permet au « Wincarnis » de vous donner une nouvelle force, un nouveau sang, et une nouvelle vigueur nerveuse et une nouvelle vitalité.

« Wincarnis » a Le Vin de la Vie est si bon qu'il a été recommandé par plus de 10.000 docteurs. Ce seul fait devrait vous convaincre que le « Wincarnis » est la seule chose qu'il vous faut si vous êtes faible, anémique, nerveux, ou un martyr par les mauvaises digestions, ou affaibli par la vieillesse, ou un invalide s'efforçant de regagner la santé après une maladie. Ne laissez pas votre vie assombrie par une santé médiocre.

Ne continuez pas de souffrir inutilement. Ne soyez pas faible, Anémique, « Nerveux », Affaibli. Profitez de la nouvelle santé et de la nouvelle vie que « Wincarnis » vous offre. Toi les pharmaciens vendent le « Wincarnis ». Voulez-vous en essayer ? Prenez une bouteille.

TISANES POULAIN Guérison radicale en six jours du DIABÈTE, ALBUMINE, GRAISSE, foie, reins, vessie et toutes maladies des reins incurables. Livre d'or et attestations franco. Écrire : TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris

CONTRE LA TOUX la tisanepectorale la plus active est obtenue au moyen du PECTORAL LORINA

3 fr. le flacon pour 40 Infusions En vente : PHARMACIE du PRINTEMPS 32, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

GLYCOMIEL Guide à base de Glycérine et de Min. végétaux. Souverain contre les rougeurs de la Peau. Boîte et Violette. Tel. n° 05 et 1.50. Courmes 57, P. F. — Montrouge, Paris.

Arthritiques DIABÉTIQUES - HÉPATIQUES VICHY CÉLESTINS Élimine l'Acide urique.

CAPSULES DE MORRHUOL CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT. Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volument

SES DEUX GRANDS AMOURS



Les deux grands amours d'une bonne mère de famille : son enfant et son DENTOL.

Le Dentol (eau, pâte, poudre et savon) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable. Créé d'après les travaux de Pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche ; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et de la gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre.

Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante. Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie. Dépôt général : Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

Le Dentol est un produit français. CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste en se recommandant d'Excelsior pour recevoir, franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, un tube de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et une boîte de Savon Dentol.

10° FOIRE DE PARIS

ESPLANADE des INVALIDES Sous le haut patronage de M. le Ministre du Commerce, de l'Agriculture, des Postes et Télégraphes 1° au 15 MAI 1917 Ouverte à toutes les Productions & à toutes les Industries FRANÇAISES Organisée par le Conseil municipal de Paris, le Conseil général de la Seine, la Chambre de Commerce de Paris et les grands Groupements Syndicaux. Administration, 6, Place de la Bourse, Télég. Gut. 65-23

E.-M. LAUMANN ET JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

TROISIÈME PARTIE

AUX PAYS VENDUS

Monsieur Croche

Tout de suite, à leurs mines désolées, à leurs attitudes embarrassées, la jeune femme comprit que la démarche n'avait pas réussi.

— Mauvaises nouvelles, n'est-ce pas ? — Hélas ! ma pauvre Madeleine. — Vous avez dépendu vu ce policier ?... — Nous avons eu une entrevue avec lui. — Et il refuse de s'occuper de moi, de ma fille ?... — Il refuse absolument.

— Malgré les sommes offertes ? Il fallait doubler, tripler, que sais-je ? — Il refuse pour tout l'or du monde... Il se retranche derrière la nécessité d'une mission officielle...

— Il ajoute, intervint Lionel, qu'il ne « marche » jamais pour gagner de l'argent.

— Ah ! s'exclama Madeleine... Que faut-il donc lui donner, lui offrir, à cet homme, pour le décider à intervenir ?

— Ma foi, dit André, je n'en sais rien. — Et moi, reprit Lionel, je me livre aux suppositions les plus folles et aux inventions les plus saugrenues, sans trouver un remède au mal.

Tous trois, plongés dans une désolation complète, se regardaient en hochant tristement la tête, quand Madeleine s'écria :

— Si j'y allais, à mon tour, trouver M. Croché ?

— Je crains bien, ma chère Madeleine, commença Lionel...

— Quand elle lui coupa la parole : — Laissez, Lionel !... Ne m'avez-vous pas dit que M. Croché ne marchait pas pour de l'argent ?

— C'est exact ! Mais je ne vois pas... — Eh bien ! ce que vous n'avez pu obtenir de lui par intérêt, je l'obtiendrai peut-être, moi, par mes prières et par mes larmes... Pour résister aux supplications d'une mère, il faut être une bête féroce, et j'imagine que M. Croché n'est pas un tigre...

— J'en suis même certain. — Alors, conclut-elle, ce n'est pas de l'argent que je lui offrirai pour me venir en aide, ce sera ma douleur de mère et mon cœur saignant. Ce sera aussi ma reconnaissance éternelle et mon amitié la plus sincère et la plus loyale. Ce sera... Ce sera...

— Ne vous énervez pas, ma chère Madeleine, intervint de nouveau Lionel... Ne vous illusionnez pas surtout. Je vous rappelle que M. Croché nous a aussi parlé d'une mission de confiance à laquelle se subordonnent à l'heure présente toutes ses actions.

— N'importe ! Je veux lui parler, le voir, le persuader, le convaincre...

Allez donc raisonner logiquement avec une femme, avec une mère au comble du désespoir !

André et Lionel durent la laisser tenter la probématique démarche.

Elle mit son chapeau, son manteau, puis, sans attendre, montant dans son automobile, elle donna l'ordre à son chauffeur Jolibois de la conduire à l'Isle-Adam.

Il était alors cinq heures du soir. La nuit allait tomber, et M. Croché fumait tranquillement sa pipe devant sa volière, en causant familièrement avec ses oiseaux.

— Madeleine le surprit dans ce peu banal tête-à-tête, et comme il s'en excusait un peu gauchement :

— Ne vous excusez pas, monsieur... Il est si naturel d'aimer les oiseaux... et les vôtres sont si jolis, si bien soignés.

— Oh ! madame. — Si, je maintiens mon affirmation : cette petite perruche, surtout, à l'œil vif et intelligent...

— N'est-ce pas, madame ? — Et vos deux colombes et ce trio de canaris à la mine éveillée... Je suis persuadé qu'ils vous aiment comme vous les aimez, qu'ils vous rendent caresse pour caresse, amitié pour amitié...

— J'en suis persuadé comme vous, madame, déclara sérieusement M. Croché. — Puis il fit immédiatement dévier la conversation.

bien malheureuse, une pauvre créature dont vous êtes actuellement le seul espoir, parce qu'elle pense, parce qu'elle sait que vous seul pouvez sauver son enfant.

Elle continua sur ce ton, exposant à son tour son ardent désir d'obtenir le concours du policier pour arracher Germaine aux Weimer...

El, chose bizarre, M. Croché, si brusque et si froid le matin même avec André et Lionel, l'écoutait sans l'interrompre...

Elle lisait même dans ses regards d'un gris d'acier l'émotion dont elle vibrait tout entière et que, par une sorte de courant sympathique, elle lui communiquait.

— Tenez ! lui disait-elle. Regardez une seconde seulement la photographie de ma petite... Regardez-la bien et répondez-moi... Est-ce que ce n'est pas la plus douce et la plus charmante fillette du monde ? Est-ce qu'elle ne mérite pas votre sollicitude ? Est-ce qu'un homme comme vous peut laisser cette fillette-là aux mains de pareils ennemis ?

Et M. Croché prenait de ses mains la photographie de Germaine et la regardait longuement.

— El M. Croché, qu'elle ne cessait de supplier en pleurant, finissait par répondre : — Voyons ! Il y a peut-être un moyen d'arranger les choses...

— Oh ! monsieur Croché... Si vous pouviez !

— Votre fillette, m'a-t-on dit, se trouve actuellement à Athènes, n'est-ce pas ? — A Athènes, chez le major Weimer ou chez sa sœur Charlotte... — Ça va bien ! J'ai reçu à midi un pli du ministère qui m'envoie à Constantinople... et

je dois faire escale à Athènes, m'y arrêter quelques jours en passant. Peut-être pourrais-je faire, comme on dit vulgairement, d'une pierre deux coups...

— Peut-être, monsieur Croché !... — Tenez ! laissez-moi réfléchir, donnez-moi jusqu'à demain. La nuit porte conseil... Demain matin, je vous écrirai. Laissez-moi votre adresse.

— Madeleine lui tendit sa carte de visite d'une main tremblante.

— Maintenant, continua le policier, ne me remerciez pas. Ne prononcez plus un mot. Retournez chez vous et surtout ne pleurez plus. Je vais vous reconduire...

Il la reconduisit jusqu'à la porte, la salua et rentra chez lui.

Le lendemain matin, Madeleine décollait, devant Lionel et André, une lettre ainsi conçue :

Madame, J'accepte de grand cœur la mission que vous m'avez bien voulu me confier. A moins de très rares exceptions, d'obstacles insurmontables ou d'événements radicalement contraires, je vous promets de reprendre votre fille aux Weimer et de vous la rendre saine et sauve. Je pars dans huit jours. Envoyez-moi à l'Isle-Adam tous les papiers, renseignements, documents et photographies susceptibles d'orienter mes recherches ou de les faciliter. Mais ne venez pas me voir. Je ne suis plus visible pour personne.

Avec mes respectueux hommages, je vous prie d'agréer, madame, l'assurance de mon entier dévouement.

A. CROCHE. (A suivre.)

L'heure est aux économies  
La lecture des Annonces d'EXCELSIOR  
vous en fera très certainement réaliser

# EXCELSIOR

Une belle occasion pour vous  
se trouve peut-être aujourd'hui dans nos  
Annonces. Pourquoi ne pas les lire ?

## PHOTOGRAPHIES DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL SUR LE FRONT ANGLAIS



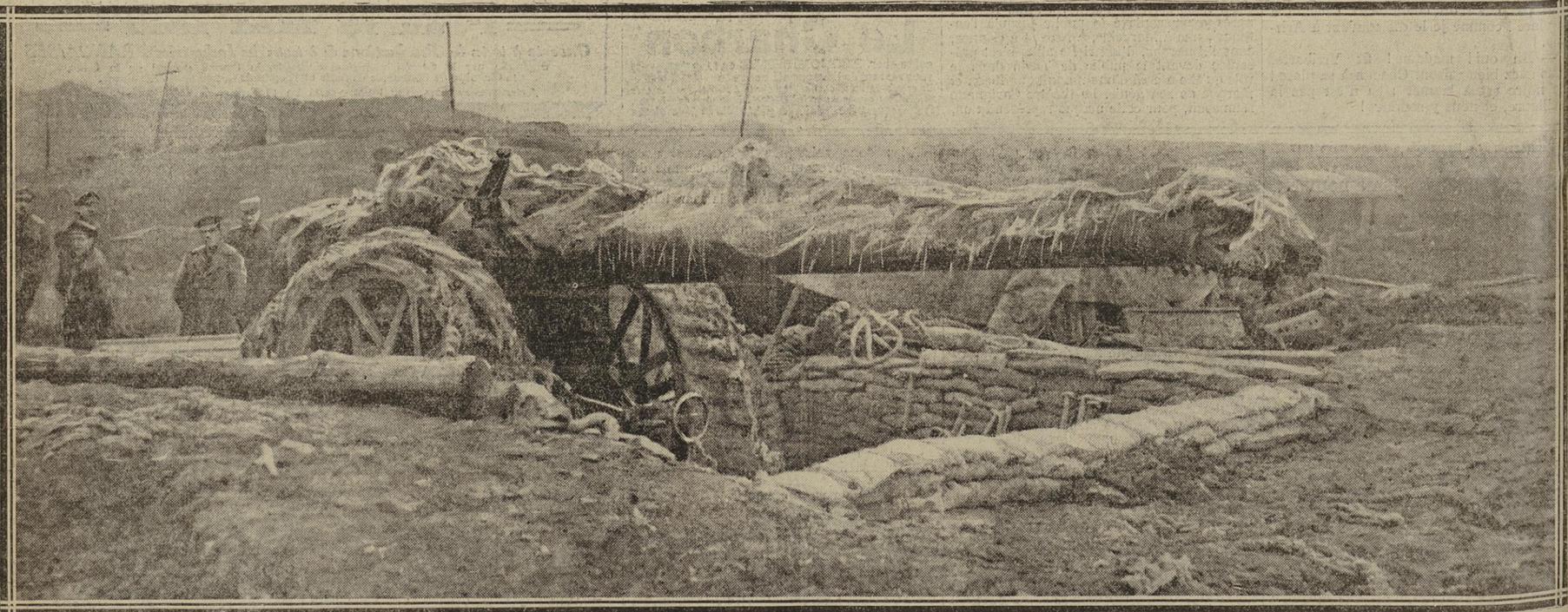
L'AFFÛT D'UNE GROSSE PIÈCE EST ENLIÉ : UN BON COUP DE COLLIER POUR LE TIRER D'AFFAIRE



LA CAUSE : RÉGLAGE D'UN TIR D'ARTILLERIE PAR DES OFFICIERS



L'EFFET : LA FAMEUSE REDOUTE DE SCHWABEN BOULEVERSEE



UNE GROSSE PIÈCE DE L'ARTILLERIE BRITANNIQUE, CAMOUFLÉE, EN POSITION SUR LE TERRAIN

Le trait dominant de la bataille actuelle est l'œuvre formidable de l'artillerie. Non seulement les canons préparent l'attaque, mais ils l'exécutent puisque l'ennemi doit se retirer sous l'avalanche d'acier et de feu qui s'acharne et le poursuit loin en arrière des lignes

abandonnées par lui. Dans cette offensive, où la machine joue un rôle prépondérant, la jeune armée britannique, pourvue d'un matériel supérieur au matériel allemand, affirme chaque jour davantage sa maîtrise. Photos prises il y a quelques jours devant Bapaume.